

NOTE : annoncé par l'éditeur dans sa présentation du catalogue, cet article a sauté à la publication pour des raisons techniques.

Il s'agit d'un condensé d'une partie de mon mémoire « Soljénitsyne et les médias » consacrée à la première apparition de Soljénitsyne à la télévision française en 1975.

Véronique Hallereau

« Apostrophes » du 11 avril 1975 : Soljénitsyne en direct

La publication de *L'archipel du Goulag* en décembre 1973 et l'expulsion d'Alexandre Soljénitsyne hors d'URSS en février 1974, puis le début de la traduction de *L'archipel* ont mis l'écrivain au centre de l'attention dans les pays occidentaux. Mais l'auteur est absent, toujours loin. C'est donc un véritable « coup » médiatique que réussit le journaliste Bernard Pivot en obtenant sa présence sur le plateau de sa nouvelle émission littéraire « Apostrophes », le 11 avril 1975. Il n'a pas eu à remuer ciel et terre pour cela : ce sont les éditions du Seuil qui le lui ont proposé, au moment de la publication du nouveau livre de l'écrivain, *Le chêne et le veau*.

« Apostrophes » est une émission qui souhaite combiner littérature et spectacle, en invitant des personnes qui s'apostropheront. Si Soljénitsyne est l'invité-vedette, le choix des acteurs du « petit théâtre » d'« Apostrophes » indique l'orientation que Pivot souhaite donner à son émission. Certes, il a invité le spécialiste de littérature russe Georges Nivat et il présente Jean Daniel et Jean d'Ormesson comme deux romanciers, mais le premier est plus connu pour être le directeur du Nouvel Observateur, hebdomadaire de la gauche intellectuelle, et le second est le directeur du Figaro, le quotidien de la droite libérale et conservatrice. Ils sont placés face à face, de part et d'autre de Soljénitsyne et de Pivot. Il y a également la présence de Pierre Daix, ancien rédacteur en chef des Lettres françaises, hebdomadaire communiste. Il avait insulté David Rousset quand celui-ci avait voulu mener une enquête sur les camps de concentration en URSS ; la lecture d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* l'a bouleversé, et il conte ce retournement dans son ouvrage *Ce que je sais de Soljénitsyne*. On constate à cette liste que la politique risque de ne pas être absente de cette émission littéraire.

Mais il s'agit d'abord de découvrir l'écrivain. Soljénitsyne est assis bien droit, vêtu d'un costume beige coupé comme un vêtement de travail assez simple, en harmonie avec la couleur de sa barbe et de ses cheveux. En contraste, des yeux bleus petits mais vifs et bien ouverts comme l'ensemble de son visage, qui exprime ses sentiments. Pierre Daix se charge de raconter brièvement sa vie et le propos du *Chêne et le Veau*, puis Jean d'Ormesson l'interroge sur ses procédés d'écrivain. Soljénitsyne, d'une voix plutôt faible et aiguë qui étonne au vu d'une bonne corpulence, raconte avec aisance et simplicité comment il « écrivait » dans les camps et devait exercer sa mémoire pour ne pas garder de bout de papier sur lui. Il ne se contente pas de conter, il mime : il égrène un chapelet imaginaire, celui qui lui servait à mémoriser des milliers de vers ; il imite : il prend l'air supérieur et suspicieux du gardien qui trouve un de ces bouts de papier et interroge le *zek* d'une voix sévère, puis donne la réplique mi-soumise, mi-rusée du *zek* en minaudant. Le téléspectateur découvre ainsi l'acteur Soljénitsyne qui, adolescent, rêvait de faire du théâtre...

Quand Bernard Pivot donne la parole à Jean Daniel, dont on avait remarqué l'air préoccupé voire douloureux, la tournure de l'émission change. Celle-ci est un événement politique, dit-il ; bien que n'étant pas un homme politique, par son œuvre qui témoigne pour les millions de victimes du système répressif soviétique, Soljénitsyne a une action politique dont la portée est

universelle. Pour Daniel, qui parle au nom de nombreux intellectuels occidentaux, ce message est leur : c'est le combat pour la conciliation du socialisme et de la liberté, contre le colonialisme et l'impérialisme. Les combats de Soljénitsyne et des dissidents soviétiques sont « les mêmes combats » que ceux qu'ils mènent pour le Vietnam (avec les Nord-Vietnamiens communistes contre la guerre menée par les Américains), au Portugal (suite à la révolution des Œillets) et au Chili (contre le général Pinochet). Or il a entendu l'écrivain russe critiquer les accords de Paris tout juste signés entre les Nord-Vietnamiens et les Américains, et découvre, stupéfait, que Soljénitsyne n'est pas de leur bord. Il pensait que l'écrivain voulait sauvegarder les idéaux de la Révolution contre les déviations du pouvoir soviétique. Soljénitsyne confirme leur désaccord : il est prouvé que tout régime communiste et même tout régime issu d'une révolution violente, produit, comme le système soviétique, répression, camps, et le Vietnam ne fera pas exception. Il ne faut pas, contrairement à ce que font beaucoup d'intellectuels, souhaiter de révolution : « L'époque des révolutions violentes est terminée », dit-il. S'il est pour la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, il condamne le colonialisme, il pointe le drame de ceux pour qui accession à la liberté rime avec domination communiste.

Une brève altercation s'ensuit entre Jean Daniel et Jean d'Ormesson, ce dernier pointant ironiquement l'expression « mêmes combats » utilisée par le premier : « Mais vous n'avez jamais été au Goulag, Jean Daniel ? ». Elle restera dans les mémoires, bien que confuse. Le jugement que Soljénitsyne porte sur l'Occident est-il pertinent ? Jean Daniel se plaint de son manque visible d'informations sur ce qui se passe hors d'URSS, mais est rassuré par les propos anticolonialistes de l'écrivain qui dit : « ce colonialisme était la honte du monde occidental, le temps du châtiment pour ce temps de colonisation est arrivé. Jamais je n'aurais défendu quelque acte que ce soit d'un pays colonisateur ». Il insiste sur son statut d'écrivain russe : « je consacrerai le reste de ma vie à écrire sur mon pays » mais les journalistes sollicitent son opinion sur les événements internationaux et par une sorte de devoir intérieur il ne peut s'empêcher de répondre. Sa vision dépasse le clivage entre libéralisme et socialisme représenté par les deux journalistes français : pour lui, les deux idéologies se valent par leur matérialisme et leur volonté de réaliser le paradis, sur Terre, sans Dieu. « Tout l'esprit de mon *Archipel* consiste à montrer que des êtres privés de nourriture, de vêtements mais aussi de l'espérance de vivre, peuvent s'élever spirituellement. »

Les jours suivants, la presse publie de nombreux articles sur cette émission qui a été un succès. Au-delà de leurs divergences d'appréciation, les réactions se concentrent toutes sur la personne de l'écrivain qui a frappé par « son charme », « son charisme », « son visage et regard illuminés par un message de charité, de foi et d'espérance » (Raymond Aron). C'est un « géant à barbe de prophète », « sorti d'une icône byzantine », c'est un « personnage-colosse ». Pas de comparaison possible entre sa stature et celle des journalistes présents, au premier rang desquels Jean Daniel qui a « abaissé le dialogue au niveau ordinaire des débats partisans ». Il avait osé se dire « déçu » et déplorer l'absence de « ses camarades communistes » à l'émission ! Beaucoup de commentateurs se réjouissent toutefois de son intervention : « ses inquiétudes et ses réserves reflétaient celles d'une grande partie de l'opinion ». Même Raymond Aron, qui a critiqué vertement Jean Daniel, se détache de Soljénitsyne quand ce dernier craint qu'un régime totalitaire ne s'installe au Portugal suite à la révolution des Œillets : sur ce point, il s'est trompé, sous-estimant la force morale des partis démocratiques. Aron ajoute qu'il faut comprendre qui il est : « Soljénitsyne n'est pas et ne veut pas être un professionnel de la politique. Il est un écrivain, un homme et son influence s'exerce plus par ce qu'il est que par ses idées. »

C'est toute la difficulté pour des intellectuels occidentaux rompus à l'engagement politique : comprendre que le défenseur de la justice, en Russie, est un écrivain davantage préoccupé par la vie spirituelle, et passé par « le long voyage à travers l'institution concentrationnaire ». C'est une chance : il porte un regard neuf et vrai sur le monde occidental. Il met le doigt sur leurs contradictions – le libéralisme aussi appauvrissant spirituellement que le socialisme (cette critique sera plus audible lors du *Discours de Harvard* trois ans plus tard), leurs compromis – lutter contre le totalitarisme, mais ne pas vouloir froisser les communistes qui soutiennent le

régime policier le plus puissant au monde... L'écrivain Maurice Clavel oppose la « vision fraîche et la pensée vivante » de Soljénitsyne aux « slogans éculés et à l'idéologie ». Le colonialisme comme « un péché non encore expié », l'origine « anti-spirituelle » de la course à la consommation, autant d'affirmations qui plaisent à cet homme de gauche et chrétien. Jean Daniel convient avoir joué « un rôle ingrat » et avouera plus tard que certains termes de sa question le gênaient. La tâche qu'il s'était assignée était de faire reconnaître et dire à l'écrivain « enfoncé dans sa solitude, dans son œuvre, dans ses obsessions », qu'on pouvait « souffrir dans l'univers sous une autre oppression que celle du communisme. » Il ne regrette pas ces propos qui ont donné à l'écrivain « l'occasion de préciser sa réflexion, de briser de récentes préventions et d'enrichir son image ».

Emission emblématique, cet « Apostrophes » et les réactions qu'il a suscitées dans la presse prouvent qu'exilé en Occident, Soljénitsyne frappa ses citoyens par son envergure exceptionnelle : sa personnalité impressionne, son énergie séduit et son passé de *zek* inspire le respect. Il est entendu, mais il n'est pas entièrement compris : lui, l'étranger, il bouleverse les catégories de pensée, il dérange les habitudes. Changement de point de vue, changement d'échelle – l'adaptation à l'écrivain, pour le lecteur, est parfois longue et difficile !